

du soir, Elvia allait sans cesse de la porte à son miroir ; le moindre bruit la faisait tressaillir, et sa tante n'arrivait pas. Deux heures s'écoulèrent encore ; enfin, fatiguée d'attendre, elle se retira triste et rêveuse dans sa chambre. Onze heures sonnèrent, le flambeau qui l'éclairait ne jetait qu'une lueur pâle et vacillante : le plus profond silence régnait dans l'hôtel ; car tout le monde y goûtait les douceurs du sommeil. Elvia entend frapper légèrement à sa porte, qui s'ouvre ; tout à coup une dame richement vêtue s'avance vers elle : "Venez, mon enfant, lui dit-elle, votre tante m'envoie vous chercher ; venez, on vous attend." Le premier sentiment d'Elvia fut de plaisir : elle allait danser !...

"Je vous suis, dit-elle à l'inconnue ; mais il faut que je voie ma mère qui repose près d'ici. — C'est inutile, dit la dame ; venez, il est tard, votre tante vous désire, venez, on vous attend." Elvia la suivit, elles traversèrent les spacieux corridors de l'hôtel et descendirent en silence les escaliers ; une voiture était à la porte, elles y montèrent, et les chevaux s'élançèrent avec une inconcevable rapidité. L'inconnue ne parlait point, ses yeux étaient animés d'un feu sombre, toute sa figure avait une expression indicible. La maison de la tante d'Elvia était très-rapprochée de l'hôtel, et le trajet parut trop long à notre jeune imprudente. Depuis qu'elle était montée en voiture et qu'elle avait pu, à la faveur d'un beau clair de lune, voir la figure de sa conductrice, elle s'était repentie de s'être exposée si légèrement ; enfin, faisant un effort, elle s'écria : "Où me conduisez-vous ? Nous devrions être chez ma tante depuis longtemps. — Prenez patience, dit l'inconnue, nous allons arriver, et vous danserez bientôt." Et sa physionomie prit une expression railleuse qui glaça la pauvre Elvia.

"Je veux retourner chez moi, dit la jeune imprudente ; oh ! je vous en prie, je veux retourner chez ma mère ! Enfant, prenez patience, répéta la dame, vous danserez bientôt. " Elvia, consternée, n'osa plus articuler un seul mot ; son cœur battait avec force, sa tête s'exaltait ; elle était décidée à saisir le premier instant favorable pour ouvrir la portière et s'élançer hors de la voiture ; mais, comme si son dessein eût été deviné, la dame la regarda fixement, et ses yeux ne quittèrent plus la malheureuse jeune fille.

Minuit sonna ; la voiture s'arrêta ; l'inconnue prit Elvia par la main et entra avec elle dans la maison ouverte pour les recevoir, en murmurant : "Vous danserez bientôt."

Oh ! combien le cœur d'Elvia était oppressé, combien elle détestait la danse en cet instant !... Son guide, la tenant toujours par la main, lui fit traverser un vaste corridor éclairé par une torche ; de tous côtés étaient suspendus des vêtements de bal déchirés et en lambeaux, des fleurs fanées, des couronnes flétries et brisées. Ah !

pensa Elvia, voilà sans doute les dépouilles des malheureuses qui, comme moi, entrent dans ce séjour ; car, elle n'en doutait plus, elle était victime de quelque complot infernal.

Enfin, une porte se découvre au bout du corridor, elle donnait entrée dans une salle immense. Une brillante assemblée paraît aux regards de la jeune personne : des hommes, des femmes, en costume de bal, terminaient un repas splendide. Elvia regarde, elle ne connaît personne ; les figures qu'elle aperçoit la glaçant de terreur. Les yeux des convives étaient brillants comme des étoiles, une pâleur livide était répandue sur tous leurs traits : ils riaient, mais d'un rire affreux, et malgré les brillants atours dont ils étaient surchargés, Elvia crut voir une foule de spectres sortis des entrailles de la terre. Décrire sa terreur, son agonie, est une chose impossible : elle n'en doute plus, le ciel la punit ; elle se résigne à tout en recommandant son âme à Dieu.

On lui présente un siège, elle l'accepte en frémissant, et la dame, sa conductrice, se place vis-à-vis d'elle ; ses regards scrutateurs et mulins ne quittent plus la malheureuse Elvia. "Voilà une danseuse, dit sa conductrice, une infatigable danseuse ; elle dansera bientôt !" Ces paroles tombaient comme un poids sur le cœur de la jeune imprudente. "Elle dansera bientôt, reprendront les convives." Une force surnaturelle la soutenait au milieu de ses tourments ; elle était étonnée de résister à l'affreux spectacle qu'elle avait devant les yeux. Bientôt on l'entraîne dans une salle voisine : toute l'assemblée s'y réunit et la danse commence. "Dansons, dansons, s'écrie-t-on ; dansons, car le jour approche, et nous ne dansons que la nuit."

Un cavalier d'une stature colossale présente sa main livide et décharnée à Elvia ; elle veut refuser, mais un coup d'œil qu'elle jette à la dérobée sur son partenaire, l'épouvante et lui ferme la bouche ; il commence une danse si précipitée, si fatigante, que les genoux d'Elvia fléchissaient sous elle. Son cavalier ne se fatiguait pas : toujours même précipitation, même légèreté ; cette cruelle contredanse dura une heure. Elvia soupirait après l'instant où il lui serait permis de prendre un peu de repos, et lorsqu'elle croyait abandonner son infatigable cavalier : "Dansons s'écria-t-il, dansons tant que la nuit durera ; je sais que vous aimez la danse." Elle allait hasarder quelques représentations, mais sa voix fut étouffée par la musique qui, changeant de ton, devint lugubre et éclatante. Elle recommença donc à danser. Deux heures s'écoulèrent dans cet exercice si aimé autrefois d'Elvia, si affreux aujourd'hui pour elle. Ses forces diminuaient sensiblement, les bougies ne jetaient plus que des lueurs vacillantes et sombres, la musique seule se faisait entendre et luttait toujours. "Je n'en puis plus, dit-elle enfin, reposons-nous